



## A MADEMOISELLE C....

## SOUVENIR DES SUCRES

De ses premiers soleils, avril, tout radieux,  
Faisait palpiter la nature,  
Jetant aux quatre vents ses chants mélodieux,  
Ses bruissements et son murmure.  
Epars, encore aux champs, s'attachant aux gazons,  
Quelques faibles gâteaux de neige  
S'obstinaient au soleil qui de ses chauds rayons  
Les rongait, en faisant le siège.

Mille ruisseaux joyeux descendant des coteaux  
Gazouillaient dans les molles herbes,  
Et dans les bois émus des phalanges d'oiseaux  
Entonnaient des concerts superbes.  
Tout avait un accent, et tout parlait à Dieu,  
L'herbe, l'oiseau, le ruisseau, l'âme ;  
Au printemps joie immense, à l'hiver long adieu,  
Redisait l'amour dans sa flamme.

Dans un bois dont le bord, du fleuve St-Laurent,  
Reçoit la vague qui soupire,  
Une fumée au ciel, en un flot odorant  
Monte sur l'aile du zéphyre.  
C'est le sucre qui bouillit ! O quel jour de plaisirs !  
Voyez à travers les érabes  
Courir ces couples gais pleins des mêmes desirs,  
Humant les odeurs agréables

Dont le sucre a rempli les airs. Ils ont vingt ans :  
Dans leurs cœurs bouillonne la sève,  
Et s'inspirant des voix suaves du printemps  
Ils vont semant et joie et rêve ;  
L'illusion dorée inonde leurs regards,  
Pour eux le ciel est sans nuage,  
Et l'amour qui les voit fait scintiller ses dards  
Dans l'onde pure du rivage.

Ah ! quels tendres propos n'avez-vous pas tenus ?  
Anges, aimables filles d'Eve !  
Les échos du grand fleuve en étaient tout émus.  
Et tout frémissant, sur la grève,  
Le flot semblait courir pour en être témoin.  
O souvenirs, heures d'ivresse,  
Je vous évoque, hélas ! vous êtes déjà loin !  
Le temps vous poursuit et vous presse...

C'est une loi commune, ici-bas, tout s'enfuit,  
Tout meurt, s'évanouit et tombe,  
Le rayon de soleil sur la rose luit,  
Puis tendre fleur elle succombe !  
Mais que dis-je dans l'homme il est le souvenir  
Qui survit à l'objet qui passe,  
A sa voix les pensées que gonfle le soupire  
Volent et traversent l'espace.

Eh ! bien je vous survis instants ensoleillés,  
Et souventes fois, sur la rive  
Dont nous avons émus les échos éveillés  
De notre ivresse fugitive,  
Solitaire et rêveur, sur l'aile des pensées  
J'ai recueilli jeunes filles,  
Le rêves que nos cœurs, de frissons oppressés,  
Ont livrés aux brises gentilles.

J'irai sous le grand chêne, où, candide une voix  
Me disait si charmantes choses,  
Me parlait du bonheur qui vibrait dans le bois,  
Et du doux langage des roses.  
Jamais l'astre du jour ne m'a paru plus beau,  
Jamais plus douce sa lumière,  
Jamais j'ai mieux compris les accents de l'oiseau  
Dans sa romance printanière.

Dis-moi, O jeune vierge ! Oh ! oui, toi qui parlais  
A mes côtés sous le grand chêne,  
Dis-moi si sur ton front le ciel mit ses reflets  
Et sa candeur dans ton haleine !  
Dans ta voix, ton regard, pétillait ce doux feu  
Qui fit naître plus d'un poème,  
Il enflamma mon âme... ah ! fais-m'en donc l'aveu,  
Voulut-il me dire : " Je t'aime ? "

Montréal, 10 avril 1890.

J.-W. POITRAS.

## A L'ÉTRANGER

Le pays est en ébullition : on prépare les nouvelles élections. Rassurez-vous, ce n'est pas au Canada, c'est au Japon où l'on va inaugurer le 1<sup>er</sup> juillet la nouvelle constitution.

Ces bons Japonais ont fait preuve dans leur organisation électorale d'une rare candeur d'âme. Pour éviter les fraudes sur le nombre des votants, ils vont exiger pour chaque bulletin la signature de l'électeur. Heureux pays pour les candidats riches d'écus et pauvres de scrupule ; voilà qui garantit la loyale exécution des marchés louches ; on ne pourra plus du moins frauder le candidat, qui saura par les signatures s'il en a pour son argent. C'est un système de vote qui eût été fort goûté par certains richards, aspirant à représenter leurs concitoyens dans un pays moins éloigné de nous que le Japon.

Mais restons à l'étranger, et mettons, vous le voulez bien, que l'histoire dont je me souviens à ce propos, se passe en Chine, ou ailleurs. Un candidat

redoutait beaucoup pour le succès de son élection deux ou trois centres populeux, sans l'hostilité desquels il eut sans efforts décroché la médaille. Acheter des votes, il n'y fallait pas songer, et notre candidat ne l'aurait pas voulu. Comment faire ? Le futur député ouvrit un large crédit à son plus habile agent et s'en remit à lui du soin de gagner ses ennemis, pendant que lui-même chauffait le zèle de ses amis. Avec un peu d'esprit on arrive à tourner bien des difficultés. Notre homme, tout en affectant un grand dévouement pour son maître, prenait des airs découragés qui laissaient bien entendre qu'à son avis il était insensé de se présenter avec aussi peu de chances de réussite ; bref, il avoua qu'il était certain d'un échec, et ses affirmations appelant nécessairement la contradiction, il finit par offrir de parier, contre qui voulait, que son candidat ne serait pas nommé. Il enregistra nombre de paris dans la contrée qu'il travaillait, et ayant ainsi sournoisement intéressé beaucoup de gens au succès de sa cause, il obtint au futur député une belle majorité, dans les pays qui lui étaient les plus hostiles.

\* \*

Ce n'est pas au Canada seulement que la vie parlementaire est émaillée de drôle d'incidents.

Après le discours de neuf heures du député canadien Martin, nous avons à enregistrer une séance de la Chambre grecque qui n'a pas duré moins de dix-heures.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces interminables séances n'ont jamais d'autre but que d'empêcher une loi de passer. C'est toujours pour ne rien dire qu'on parle si longtemps. Cela ne se voit que dans les parlements.

En Grèce, il s'agissait de retarder le vote pour le budget que le Président du Conseil, M. Tricoupi, voulait faire passer séance tenante. Le soleil se coucha sans que sa disparition mit un frein à l'éloquence des descendants de Démosthène. Les députés du gouvernement étaient muets comme des carpes, mais ceux de l'opposition se seraient fait des objections à eux-mêmes plutôt que de s'arrêter. Et le Président du Conseil, ne voulant pas céder, on transforma peu à peu les bureaux en réfectoires, puis la salle des séances en un vaste dortoir. Enfin l'aurore éclaira cette scène de désolation, sans que l'éloquence des uns eût lassé la patience des autres, et les ennemis, qui avaient littéralement couché sur le champ de bataille, entendirent avec effroi M. Coumondouros leur annoncer à leur réveil qu'il parlerait encore au besoin pendant deux fois vingt-quatre heures !

C'était trop ; on dut transiger, et l'on vota le budget de l'Intérieur, à la condition que celui de la Guerre serait ajourné. Après ce beau résultat, chacun s'en alla prendre un repos bien mérité.

\* \*

Un pays où l'on ne plaisante pas avec le sommeil, c'est en Russie.

Deux braves gens s'endorment au théâtre. Ici l'on s'en prendrait à la pièce. Là-bas on juge leur cas injurieux pour l'administration, le public et les auteurs, et ils passent devant les tribunaux. Vous auriez certainement, pour toute défense, dit à vos juges :

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant. Mais connaissant mieux la législation russe, nos dormeurs cherchèrent de plus solides excuses. L'un prétendit n'avoir pas mis assez d'eau dans son grog, ce qui lui avait allourdi la tête ; mauvaise raison, qui le fit envoyer en prison. L'autre, plus avisé, se fit acquitter en rejetant sa faute sur l'effet de pastilles à l'opium, qu'il avait prises pour se préserver de l'influenza.

\* \*

L'influenza, c'est déjà de l'histoire ancienne, et la nona, la maladie nouvelle dont on parle en Autriche, qui lui ressemble, dit-on, et fait dormir les gens pendant trois ou quatre jours, avant de les envoyer se reposer du sommeil éternel, ne semble pas devoir faire heureusement autant de bruit dans le monde.

Rien de plus vieux d'ailleurs que ces maladies nouvelles. L'intermédiaire des Chercheurs et Curieux cite un extrait d'un récit de voyage de deux jeunes Hollandais, d'où il appert qu'en l'hiver de

1657, certaine fièvre inconnue, accompagnée de rhume et de toux sévissait en tous lieux et "troussait beaucoup de monde". On l'appelait le mal à la mode, tout comme au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais les médecins, plus avisés que de nos jours, ne pouvant rien faire pour leurs clients, avaient imaginé de les consoler en leur persuadant que ceux qui souffraient de ce mal étaient certains de ne pas être atteints par la peste. Ne sommes-nous pas aussi crédules encore ?

La reine Anne d'Autriche, qui redoutait beaucoup la peste, voulut à tout prix avoir l'influenza et n'imagina rien de mieux que de se promener à pieds nus par sa chambre à coucher. Elle fut, paraît-il, servie à souhait, et la reine aux belles mains put se dire la femme la plus enrhumée de son royaume.

\* \*

A propos d'Anglais, c'est surtout en voyage qu'on admire leur flegme. Un d'eux, après avoir, suivant l'usage, parsemé tout le wagon de sacs, de valises, de couvertures sans nombre, lisait tranquillement le *Times* dans son coin. Avez-vous remarqué qu'en wagon les Anglais occupent toujours un coin ! Comme si tous ses bagages n'eussent pas suffi, un chien, à demi caché sous la banquette, dormait à ses pieds. Survient un employé qui contrôle le billet d'un gros monsieur, souriant d'un air béat, puis celui du voyageur britannique, et, voyant le chien, demande à l'Anglais s'il a pris un ticket pour l'animal. — "Non". — "Dans ce cas veuillez en prendre un". — "Non". — "Alors, Monsieur, laissez ici votre chien qui ne peut voyager sans billet". — "Non". Et pendant que l'employé va chercher main forte, l'Anglais flegmatique lisait toujours son *Times*, et le gros monsieur souriait de plus en plus en plus béatement, probablement réjoui à la pensée d'être débarrassé de son encombrant voisin. — Le train avait déjà du retard ; impatienté, le chef de la gare arrive, s'instruit de ce qui se passe, et brusquement : "Ce chien est bien à vous, monsieur ?" — "Non". — Alors se tournant vers le gros voyageur qui sourit toujours tranquillement : "Il est donc à vous, Monsieur ?" — "Parfaitement". — "Alors payez sa place". — "Très volontiers".

S. DU LARRY.

## UN SOUVENIR DU PASSÉ

LE MONDE ILLUSTRÉ ayant publié dans son avant-dernier numéro une superbe photo-gravure du couvent des Ursulines des Trois-Rivières, enrichie d'une étude historique par M. Benjamin Sulte, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt pour ses lecteurs de mettre sous leurs yeux les strophes d'un cantique qui se chantait à Noël, dans ce monastère, de 1752 à 1806.

L'original de ce cantique a été fourni par le Rév. M. Chs Garceau, curé de St-Pierre les Becquets, qui le tenait lui-même de sa mère, Catherine Buisson, pensionnaire du monastère des Ursulines durant les années de sa jeunesse.

Pour être quelque peu passé de mode, ce cantique vaudrait encore, assurément, nombre des "nouveaux Noëls" qui, malgré leur richesse musicale, n'atteindront jamais la beauté des "vieux Noëls" véritables, que, malheureusement, par une espèce de vanité déplacée, l'on cherche à rayer trop complètement de la liste des chants de Noël.

Voici le cantique dans toute sa candeur primitive :

Allons, bergers, partons tous,  
L'ange nous appelle,  
Un sauveur est né pour nous :  
L'heureuse nouvelle !  
Une étable est le séjour  
Qu'a choisi ce Dieu d'amour.  
Courons au, zau, zau  
Courons plus, plus, plus  
Courons au, courons plus  
Courons au plus vite  
Voir ce pauvre gîte.

De nos plus charmants concerts  
Que tout retentisse ;  
Le ciel à nos maux divers  
Est enfin propice.  
Accordons, en ce grand jour,  
Le fifre avec le tambour,